

ANTONYTHASAN JESUTHASAN

# LA STERNE ROUGE

*Roman traduit du tamoul (Sri Lanka)  
par Leticia Ibanez*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

La citation de Fédor Dostoïevski  
est extraite de *Correspondance*  
dans la traduction de Nina Gourfinkel  
parue aux éditions Calmann-Levy en 1959.

La couverture de *La Sterne rouge*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
*Ichaa*

© Antonyhasan Jesuthasan.  
© Zulma, 2022, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *La Sterne rouge*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*À Jeanne d'Arc  
Fille d'humbles paysans brûlée pour sorcellerie,  
météore de la guerre de Cent Ans, sainte  
patronne des captifs et des femmes soldats, c'est  
à elle que je pense en entamant cet ouvrage !*

CHITRA MUGAM

I

*Namasivayam!* Hommage à Shiva!

Comme vous, je suis capable d'affection, d'amour, de désir, d'espièglerie, de compassion. Je m'étais pourtant couverte de puissants explosifs pour mettre le feu à la ville et tuer des centaines de personnes, hommes, femmes, prêtres, enfants... Comme vous, j'ai une famille aimante, des amis délicieux qui interprètent avec moi des chansons de *kuttu*, notre théâtre traditionnel, des êtres chers qui souffrent pour moi. Je suis très loin d'eux maintenant, tenue pieds et poings liés par la magie d'un mantra.

Dans la région d'Ampara, où je suis née, il existe un mantra nommé Paduminni, que les chasseurs récitent afin d'immobiliser les bêtes.

Chaque lettre que j'écris dans cette cellule est une plume, chaque mot est une aile!

Twin Wings, tel était le nom de l'offensive projetée par le général Sultan Baba. J'ai été arrêtée quand l'opération a échoué, ou pour être exacte, c'est à cause de mon arrestation que l'opération a échoué. Si je suis encore en vie, c'est parce que l'opération Twin Wings est venue s'inscrire sur la liste des échecs du mouvement des Tigres de Libération de l'Îlam tamoul.

Un tribunal exceptionnel m'a condamnée à trois cents ans de prison en régime sévère. Je suis la première femme à faire l'objet d'une peine aussi longue dans l'histoire de notre pays. Il y a quelques années, deux hommes respectivement âgés de vingt-cinq et soixante-cinq ans ont été condamnés aussi lourdement pour tentative de meurtre sur l'ancienne présidente Chandrika Bandaranayake.

J'aurai trois cent vingt-deux ans à ma sortie de prison. Lorsque je serai libre, lequel d'entre vous m'offrirait sa jeunesse, comme Puru fit don de la sienne à son père le roi Yayati que la malédiction du sage Shukracharya avait transformé en vieillard ?

Je ne réclame qu'un seul jour de jeunesse. Je veux retrouver mon général Sultan Baba, dont le corps s'est mêlé au sable blanc de la plage de Mullivaykkal, pour lui donner un baiser.

Le Sri Lanka fut créé par Dieu. Cette prison est l'œuvre des Britanniques. Keppetipola Disawe, chef d'une guérilla menée contre les Anglais, fut décapité ici même en 1818. Cet antique bâtiment ne reçoit jamais les rayons du soleil : la nuit et le jour s'y confondent. Souvent, j'ai fermé les yeux pour imaginer la lumière. Un jour, je m'en suis figuré une particulièrement violente que j'ai laissée m'envahir corps et âme, si bien que j'ai oublié mon nom dans l'instant où elle m'a consumée. J'ai fouillé mille fois dans ma mémoire pour le retrouver. En vain. J'ai ouvert les yeux pour chasser la lumière. Il n'est pas revenu.

Ala est mon nom actuel. Il m'a été donné par la lieutenant-colonelle Manjari quand j'avais quinze ans.

Même le juge et le procureur général m'ont appelée ainsi lorsqu'ils ont prononcé leur sentence. Mon vrai nom figurait peut-être dans leurs dossiers, mais je n'avais pas accès à ces documents. On ne m'avait pas attribué d'avocat non plus. Ici, mes codétenues me surnomment Couverture, car je m'enveloppe toujours dans une lourde et crasseuse couverture en laine.

La gardienne, madame Hibou, m'appelle Couverture à mensonges. C'est une vraie camionneuse. Et impatiente avec ça ! Elle cogne comme une brute.

Madame Hibou ne dort pas la nuit. Réveillez-vous en sursaut à n'importe quelle heure, et vous verrez ses yeux globuleux briller derrière les barreaux. Cette femme est toujours en train d'aboyer des questions.

On raconte qu'une impératrice de Chine voulait toujours entendre le bruit de la soie déchirée car elle en tirait beaucoup de plaisir. Des serviteurs avaient entassé des vêtements de soie devant la souveraine et les déchiraient nuit et jour pour elle. Comme l'impératrice avec la soie, madame Hibou veut entendre sans arrêt les supplications des détenues. Chaque fois qu'elle me pose une question, elle rugit : « Tu mens ! » sans me laisser le temps de répondre.

L'instruction a duré deux ans. Kumaranayakka, l'officier du renseignement chargé de mon affaire, me reprochait de lui fournir des informations inventées. Il se donnait des claques sur la tête, tapait du pied par terre, me regardait d'un air larmoyant. Avant chaque interrogatoire, il me saluait en joignant les mains : « Si un crime se produit ici, disait-il, le péché ne rejailira ni sur moi ni sur mes enfants, mais sur vous. » Kumaranayakka vouvoyait systématiquement ses interlocuteurs. Il avait un surnom affectueux pour tout le monde. Le mien était Yakdeshi, ce qui signifie « sorcière » en cinghalais.

J'ai passé mes deux années de détention provisoire dans des camps de torture. J'essayais, au début, de recenser les lieux où les services secrets avaient installé leurs camps. Toujours observer avec précision, même dans les circonstances les plus rudes : c'est un des fondamentaux de la formation des Tigres noirs. Je peux compter les camps par lesquels je suis passée dans les six premiers mois, mais ensuite j'ai perdu le fil. Ils me droguaient pour m'enlever, puis pour me ramener aux

pieds de Kumaranayakka.

Les jours où j'étais habillée se comptent sur les doigts d'une main, ceux où je n'étais pas battue sur les doigts de l'autre. La plupart du temps, je n'avais rien pour me couvrir, même pas mes poils pubiens, qui avaient été brûlés à la flamme de la bougie.

Maintenant, je peux laisser mes poils foisonner à l'ombre de mes habits. Mais voilà, je ne veux pas mourir en prison. Je ne me livrerai pas à la mort enfermée entre quatre murs. Je refuse de finir comme un livre rongé par des termites, ou une grenouille happée par un varan.

La chanteuse cinghalaise Manoli Kunju, qui est une célébrité nationale, attend ici d'être exécutée pour le meurtre de son époux et de son beau-père. L'une de ses chansons commence par les paroles suivantes : « Nous pouvons être tués, nous ne serons jamais bâillonnés », et elle se termine sur ces mots : « Vous m'avez cousu les lèvres, étranglée, mais ma voix ne cessera pas de résonner. »

La tempête n'arrache pas la plante du seul fait de son passage, mais au terme d'une guerre entre la plante et le vent. Chaque feuille ne tombe qu'après avoir combattu. C'est exactement la façon dont je mourrai.

La prison de Kandy abrite des centaines d'hommes et trente-cinq femmes regroupées dans un quartier spécifique. Ce dernier comporte une seule cellule d'isole-



ment, la mienne. Les autres détenues s'entassent dans les cinq ou six cellules restantes.

La prison vous évoque probablement de hautes murailles, des alignements de cellules à barreaux de fer, des criminels fascinants, des gardiens inflexibles. Vous compatissez parfois au sort des prisonniers laissés-pour-compte. Vous imaginez peut-être même des scènes d'amour homosexuelles. Les affrontements entre détenus ou les grèves de la faim vous titillent les nerfs. Vous avez dû lire tant d'histoires passionnantes à ce sujet !

Mais pour le détenu, la prison ne signifie qu'une chose : le vide. Quand on vous torture, quand on vous viole, on vous considère comme une femme sensible à la douleur, à la crainte, à l'humiliation, à la pudeur, comme une femme soumise ou révoltée. On vous perçoit au moins comme un être humain. Mais en prison, vous n'êtes personne. Vous n'avez même pas de nom. Vous n'êtes qu'un asticot né d'une blessure.

La fraîcheur de Kandy transperce l'épaisseur des murailles. J'affronte le climat des montagnes pour la première fois dans mon existence. Je grelotte sans arrêt. Je ne quitte jamais ma couverture, même pour manger ou faire mes besoins.

Quand j'ai entendu cette voix de stentor m'appeler du nom que m'avait donné mon père, j'étais assise par terre, dos et tête appuyés contre les barreaux de la porte. Je rêvais les yeux ouverts. Mon corps et ma conscience engourdis, je les activais par l'imagination pour les sauver du vide. Je luttais pour que la femme ne devienne pas asticot.

Le désir et les images d'ébats sexuels me servent d'aiguillons. Ce monde fantasmé me soulève comme la mer. Mon corps sclérosé s'anime ; l'imagination y allume de minuscules mèches qui s'imbibent de ma graisse comme d'une huile de lampe. Leurs minces flammes bleues inondent mes veines d'une douce chaleur. Loin de me boucher les narines, leur odeur de brûlé m'excite. Elle alimente la source de ma langue. Mes oreilles s'emplissent des sons émis par les flammes.

L'huile de mon corps se transforme en cascade, le feu de mon âme en canicule, mon souffle en tourbillon, ma langue en lézard d'eau.

Quand je sors le matin pour me laver les dents, je rapporte des morceaux de charbon qui me servent à dessiner parfois sur le sol de ma cellule. Des scènes érotiques. Je peux contempler ces images des heures durant sans bouger. Dès que les dessins sont finis, des fourmis rouges et noires venues d'on ne sait où recouvrent les lignes, qui se mettent à bouger.

Il existe un mantra du nom de Chitra Mugam, qui permet de mélanger les lettres, lignes et couleurs pour en faire de l'encre noire puis retransformer à volonté cette encre en lettres, lignes et couleurs.

J'entendais quelqu'un prononcer mon nom pour la première fois depuis tant d'années ! On poussait la porte de la cellule derrière mon dos. Je me suis retournée,

mise sur les genoux puis hissée sur mes pieds en m'accrochant à un barreau. Mes épaules et ma colonne vertébrale me faisaient horriblement mal. Je suis allée me poster devant le lit, sans couverture. C'est la procédure à suivre quand la directrice vient nous voir. Six marques jaunâtres indiquaient l'endroit où j'avais marché.

Nous surnommons madame Géante cette femme à la voix de stentor, inflexible et née pour servir la loi. Les poils de son cul n'oseraient pas tomber si c'était illégal ! Elle parle avec mesure, en détachant les mots. Elle est sévère, certes, mais elle est la seule dans cette prison capable d'écouter nos doléances et de prendre les asticots dans sa main pour les examiner.

Madame Géante est entrée en poussant la porte. Elle connaissait un peu de tamoul, mais c'est en cinghalais qu'elle m'a adressé la parole :

— Arrête de rêver en permanence, tu ne peux pas passer tout ton temps comme ça.

— Je fais un long rêve, madame Géante, un rêve qui va durer trois cents ans.

Madame Géante m'a regardée en hochant la tête, sans répondre, puis a balayé des yeux l'ensemble de la pièce.

Que peut-on trouver dans une cage grande comme la main ? Une plateforme en ciment abîmée qui sert de lit, une vieille couverture effilochée et infestée de poux, une assiette et un gobelet en fer-blanc pour boire et manger, un seau rouillé pour faire ses besoins, un pagne qui me descend aux genoux et une chemise

blanche, ou plutôt grise, dans laquelle je flotte. Je n'ai ni sous-vêtements ni sandales. Mais maintenant, grâce à madame Géante, je possède un nouveau bien : mon propre nom !

— Tu as besoin de quelque chose ?

Madame Géante a de nouveau prononcé mon nom, clairement et distinctement.

Tête baissée, je regardais ses jambes en poteaux sous les larges bords noirs de son sari bleu. Elle avait laissé ses sandales à l'extérieur de la cellule. J'avais mes règles ce jour-là. Ce ne sont plus les abondants saignements d'autrefois mais une sorte de pus orange qui se dépose sur ma vulve.

J'ai vu que madame Géante s'était penchée pour observer le sol de ma cellule. Elle regardait l'endroit où les fourmis avançaient en rang sur les lignes que j'avais tracées. « Eh oui, madame Géante... »

Pendant la période de détention provisoire, les officiers du renseignement me donnaient toujours des liasses de feuilles pour y coucher mon témoignage. Débordante d'enthousiasme, je prenais la plume. Au moins, ils ne me torturaient pas pendant que j'écrivais. Je leur ai livré plus de cent témoignages. Tous différents.

C'était toujours la même chose. Après une lecture attentive, ils m'accusaient de me contredire et m'accablaient d'insultes. Kumaranayakka, lui, me disait : « Écoutez Yakdeshi, c'est aussi difficile de vous tirer les vers du nez que de faire de l'huile avec du sable. Vous essayez de me faire perdre mon poste. J'ai une fille de votre âge et trois enfants plus petits. De quoi vont-ils

vivre si je n'ai plus mon salaire? » Et il se lamentait en postillonnant.

En vérité, chacun de mes témoignages était parfaitement sincère, mais ils ne pouvaient pas le comprendre. N'avaient-ils pas lâché les chiens sur moi au motif que je leur cachais d'innombrables informations, que je les déformais, que je me contredisais? J'ai demandé à madame Géante des feuilles et un stylo pour écrire.

La directrice s'est approchée de moi en se frottant les mains. J'ai senti mon visage trembler comme le reste de mon corps. Elle m'a regardée dans les yeux.

— Tu as les yeux jaunes... Est-ce que tu prends bien tes médicaments?

Madame Géante a posé le revers de sa main sur mon front.

— Pourquoi des feuilles? Tu as le papier à lettres de la prison pour écrire à ta famille. C'est ce que tu dois utiliser pour ta correspondance.

Madame Géante a murmuré lentement :

— Tu as de jolies dents. On dirait des petites dattes fraîches.

— Je veux du papier pour écrire, madame Géante! ai-je répondu, les yeux rivés sur ses jambes en poteaux. Je veux transformer chaque instant dont je dispose en mots. Madame Géante, vous avez rendu à un asticot la mémoire de son nom.

La directrice est sortie sans me quitter des yeux. Aussitôt, les gardiennes ont verrouillé la porte. Pendant qu'elle tâtait les barreaux et retournait le verrou pour vérifier si la porte était bien fermée, madame Géante

m'a dit en tamoul :

— Je vais te faire porter une feuille par jour.

— Madame Géante ! Il me faut absolument des feuilles chaque jour des trois cents ans que je vais passer ici !

6

Pour écrire sur les feuilles qu'on me donne – du papier très friable en fibres de bouse de vache – je taille mon crayon, longuement, en le frottant contre les nids-de-poule du sol cimenté. Dans ces moments-là, mon âme est pleine de lettres et de pensées obscènes.

Mais quand j'écris, elles se transforment et remplissent les feuilles en un éclair. De la vérité, nous n'avons aucune connaissance préalable ; elle est ce que nous découvrons, dans l'instant où nous la formulons. On écrit la vérité comme on jette un caillou dans la mer, pour que des cercles se forment à la surface de l'eau. De tout petits cercles apparaissent dans un autre, plus grand, qui s'efface en premier. Ces grandes vérités-là sont les premières à disparaître.

Les feuilles qu'on me donne portent sur chaque face, dans le coin en haut à gauche, l'en-tête « Prison pour femmes de Kandy – rue royale » tamponné à l'encre violette.

Je commence par couvrir le recto et le verso, ce qui ne me prend jamais plus de dix minutes. Ensuite je passe aux marges que je remplis d'obscénités, puis je ter-

mine en écrivant sur l'en-tête. C'est ce qui prend le plus de temps. Je passe le reste de la journée à lire ma prose. Ceux qui n'arrivent pas à déchiffrer les obscénités dans les marges ou sur l'en-tête prennent mes écrits pour un amas inepte de pattes de mouches.

Le lendemain, madame Hibou me donne une nouvelle feuille, prend l'ancienne et repart, tournant et retournant la page qui perd alors sa puissance de vérité. La vérité n'est jamais pure et complète que dans notre for intérieur. Une fois passée dans d'autres mains, elle n'est plus qu'un grand cercle à la surface de l'océan.

Mon corps épuisé se transmue en lettres, et mon âme en inscriptions obscènes. Transformés en paroles et en histoires, l'affection, la détestation, l'amour, la colère, le désir, la peur, la peine, la jalousie, l'affliction, la douleur nous émeuvent, nous ravissent. Transposés dans un récit, le sang et la mort nous enchantent.

Dans le *kuttu* du roi de Kandy, la femme du ministre chante et pleure en broyant sa propre fille dans un mortier. Voilà une scène fascinante. Sinon, pourquoi les spectateurs viendraient-ils depuis toujours voir cette pièce donnée dans les festivals de temple ?

7

Le roi de Kandy fait arrêter la famille de son Premier ministre coupable d'avoir fomenté une rébellion. Son épouse Kumarihami, sa fille aînée Samalidevi, qui a dix ans, ses deux fils cadets et sa benjamine Dingiri

Menike sont conduits dans la cour du palais.

Posté sur un balcon, le roi de Kandy ordonne que les deux fils, âgés de huit et neuf ans, soient décapités. Terrorisé, l'aîné des garçons court se cacher derrière sa grande sœur ; celle-ci s'avance pour demander à ce qu'on lui tranche la tête avant les autres, mais on la ligote avec des lianes.

Les bourreaux décapitent les deux garçons. Kumarihami tient dans ses bras la petite Dingiri Menike, qui n'a que dix jours. Le roi ordonne à la femme de mettre son bébé dans un mortier à riz et de lui broyer la tête à coups de pilon.

Alors qu'elle exécute la sinistre besogne, Kumarihami pleure en chantant :

*Lampe resplendissante de beauté, de vertu,  
nectar du ciel,  
Enfant chérie portée dans l'océan du ventre  
maternel,  
J'ai mis dans le mortier ton corps magnifique,  
Et saisi le pilon au pommeau métallique.  
Le sang et le lait de ta bouche s'échappent  
Car c'est ta mère qui te frappe!*

La cour du palais du roi de Kandy n'est pas loin de la prison, dont l'enceinte abrite la demeure de l'ancien Premier ministre.

La prison n'est pas loin non plus du lac où le roi fit noyer la jeune Samalidevi.

En ce moment, Papa doit se trouver au bord de la



rivière Pattippalai, avec du cannabis plein les poumons.  
J'imagine qu'il est en train d'interpréter les chansons  
de la femme du ministre dans le *kuttu* du roi de Kandy.